

table, où son couvert était mis comme à l'ordinaire...; et sous prétexte de servir les deux amis, elle allait et venait, écoutant mal, répondant de travers, et faisant le signe de croix à tous les éclairs... jusqu'au moment où Balthazar, se retournant, ne la vit plus et pensa qu'elle s'était retirée dans sa chambre.—Quelques minutes après, il alla prêter l'oreille à la porte de cette chambre qui ouvrait sur la grande salle, parallèlement au cabinet d'étude; comme il n'entendit rien, il resta convaincu que la jeune fille dormait déjà, et vint se rasseoir près de Cornélius en bourrant sa pipe.

—Qu'a-t-elle donc ce soir? dit Cornélius, en désignant du geste la chambre de la jeune fille.

—C'est l'orage, répondit Balthazar, les femmes sont si peureuses!

—Si elles ne l'étaient pas, ami Balthazar, répondit Cornélius, nous n'aurions pas l'immense bonheur de les protéger comme des enfants... celle-là surtout, qui est mignonne et frêle!... Je ne peux pas la regarder, vraiment, que les pleurs ne me viennent aux yeux, c'est si doux, si bon... si tendre!—Ah! la charmante enfant!

—Eh là! maître Cornélius, répliqua Balthazar en souriant, vous êtes presque aussi enthousiaste de mademoiselle Christiane que du tonnerre!"

Cornélius rougit un peu et murmura:

"Ce n'est pas la même chose!

—Naturellement... répondit Balthazar en éclatant de rire, et prenant amicalement les deux mains de Cornélius. —Voyons, lui dit-il avec ce bon sourire qui vient du cœur, et qui fait qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer ce garçon-là; est-ce que tu crois que je ne vois pas ce qui se passe?... Mais tu ne joues pas seulement au cerf-volant sur l'Amstel,—grand enfant que tu es..., tu joues aussi à la raquette avec Christiane..., et ce sont vos deux petits cœurs qui servent de volants...

—Comment, tu crois? balbutia le savant déconcerté.

—Mais voilà trois mois, ami Cornélius, et je ne pense pas que ce soit pour mes

beaux yeux seulement..., trois mois que tu viens ici deux fois par jour; à midi, en allant à ton cours du jardin zoologique, et à quatre heures en sortant.

—C'est le chemin le plus court, hasarda timidement Cornélius.

—Oui, pour te faire aimer...

—Mais...

—Voyons, reprit Balthazar sans l'écouter, raisonnons: Christiane n'est pas une jeune fille comme une autre; c'est un petit cœur et une petite tête bien intelligente, je t'en réponds; et assez pour admirer un savant comme toi. Tu lui serres les mains, tu t'inquiètes de sa santé; tu lui prêtes des livres qu'elle dévore. C'est un petit cours de chimie à propos d'une tache sur sa robe..., d'histoire naturelle au sujet d'un pot de fleurs, ou d'anatomie comparée à l'occasion du chat!... Elle t'écoute de toutes ses oreilles, de tous ses yeux; et tu ne veux pas que l'amour se mette de la partie, entre un professeur de vingt-cinq ans et une écolière de dix-huit?

—Eh bien, je l'aime, quoi! répondit résolument Cornélius, que veux-tu y faire?

—Et toi?

—Eh bien! je veux l'épouser.

—Eh bien! alors, dis-le donc!

—Eh bien! mais je le dis!

—Eh bien! alors, embrasse-moi donc! s'écria Balthazar, et vive la joie! moi aussi je me marie!

—Oh!... fit Cornélius saisi.

—Et j'épouse, continua Balthazar avec l'enthousiasme d'un amoureux qui ne voit et n'entend que lui, et j'épouse mademoiselle Suzanne Van Miellis, la fille du banquier."

Cornélius fit un geste qui pouvait se traduire par: Diable!... avec un point d'admiration. Balthazar continua:

"Remarque bien, Cornélius, que je l'aime depuis six ans, et avec passion. Mais mademoiselle Suzanne, qui est aujourd'hui la fille reconnue d'un gros banquier, n'était alors que sa fille naturelle. Sa mère était si pauvre qu'elles venaient, toutes les deux, travailler chez nous à la couture. Te le rappelles-tu?... Et si je m'étais hasardé dans ce temps-là, à dire tout haut: